

Vie Féminine « Les femmes ont un déficit de sentiment de légitimité quand elles prennent la parole »

ENTRETIEN
FANNY DECLERCO

À quoi renvoie le traitement accordé au procès en diffamation porté par Johnny Depp contre Amber Heard ? Sans préjuger du fond de l'affaire en justice, la mise en récit et les réactions dans son sillage montrent une certaine propension à mettre en doute la parole des femmes, quand elles s'affirment victimes de violences conjugales, selon Aurore Kesch, présidente de Vie Féminine.

Amber Heard est pointée du doigt pour ne pas être irréprochable.

Faut-il correspondre à l'image de la « bonne victime » de violences conjugales pour espérer être entendue ?

Les femmes qui disent qu'elles ne sont pas d'accord avec quelque chose sont vite traitées d'hystériques. Quand les femmes décident de « l'ouvrir », cela peut très vite être mal perçu, avant même de savoir si elles ont tort ou raison. La première chose que le grand public voit, en général, c'est surtout une femme qui se plaint « encore ! », une rengaine. Quand les femmes osent dire et dénoncer, que ce soit sur les violences, la précarité, ou n'importe quel autre sujet, il faut d'abord écouter ce

qu'elles ont à dire. Les femmes ont encore aujourd'hui un déficit de sentiment de légitimité quand elles prennent la parole. Et c'est encore pire quand il s'agit de violences. Quand il s'agit de violences conjugales, c'est souvent, d'abord, le soupçon à propos de leurs témoignages qui est de mise. C'est un des effets du patriarcat : nier, silencier, discréditer ces paroles-là. Dans cette société patriarcale, les violences rappellent les femmes à l'ordre quand elles sortent du rang ; il s'agit de légitimer ou « naturaliser » ces comportements, plutôt que de les remettre en question, de manière structurelle.

Aujourd'hui, nous avons besoin plus que jamais de rôles modèles de femmes qui nous inspirent, en osant dire ce qu'elles trouvent injustes. Le soupçon jeté sur la parole des femmes quand elles disent qu'elles ont été victimes, on le rencontre

rarement dans d'autres domaines : on vérifie plutôt les faits, avant de juger... Tandis que dans ce domaine-ci, on met au pilori, on lynche, on jette l'opprobre, on excommunique des réseaux, tant il est inconcevable pour beaucoup de s'en prendre en plus à une idole...

ça de ton mari, il est tellement gentil... » Ici, on est face à un homme qui a du pouvoir, comme DSK ou PPDA, donc sa parole semble d'office avoir plus de crédit qu'une femme qui prend le risque d'égratigner son image. Amber Heard a pris beaucoup de risques en parlant de quelqu'un qui est adulé dans le monde entier. Ce n'est pas rien, non plus.

Il y a une forme de voyeurisme pour les violences conjugales dans ce procès.

On peut analyser ce voyeurisme comme un vieux ressort de la nature humaine : le soulagement que ce ne soit pas soi, le bouc émissaire qui concentre les parts les plus sombres de l'humanité. En ce qui concerne les violences conjugales, ça peut aussi renvoyer à la situation où une personne sait qu'il se passe des choses louches dans la maison à côté (cris, hurlements), mais n'agit pas. On a, en fait, le devoir de réagir. Mais savoir et faire « comme si de rien n'était » arrive très souvent ! C'est sans doute moins la faute des citoyens/citoyennes, peu outillés, que d'un Etat qui ne veut pas suffisamment faire de la prévention, une priorité : pourtant, il faut à tout prix décoder le système des violences pour que chacun soit apte à le voir, le décoder et se sente légitime pour le dénoncer.



On est dans un paradigme où la victime doit accuser et ce chemin l'a discrédité

Aurore Kesch Vie Féminine



sion de comptoir, un tribunal populaire. » Et celui-ci a choisi son camp : Johnny Depp, érigé au rang de victime de la « cancel culture », celle qui a déjà ostracisé quelques crapules d'Hollywood. Son narratif a fait mouche. Et selon Sarah Sepulchre, ce n'est pas le fruit du hasard : « L'histoire de la médiatisation de ce personnage, bad boy, beau gosse, très rock'n'roll, est exceptionnelle. La construction du personnage médiatique a parfaitement fonctionné. Amber Heard, elle, a moins construit son personnage. Ce qui fait pencher naturellement la balance vers Johnny Depp, hommes et femmes, pas seulement la machosphère. »

« Stan culture »

On ne voit pas Johnny Depp, l'homme, le mari, l'alcoolique ou le drogué. On voit son poster de *Pirate des Caraïbes*, celui qui a garni les chambres de générations d'ados. Et entre-temps, passé maître dans l'art de la « stan culture ». Ce mot-valise (contraction de « stalker », harceleur, et « fan ») évoque ces phénomènes d'attaques coordonnées de communautés d'adeptes envers les détracteurs de leur idole. Les messages Twitter se comptent en dizaines de millions depuis le 21 avril (1.700 en une heure au moment d'écrire ces lignes). Sur TikTok, le hashtag le « JusticeForJohnnyDepp » frôle les 10 milliards de vues. Son corollaire #JusticeForAmberHeard stagne, lui, à quelques dizaines de milliers.

On y retrouve des fans, donc. Mais pas que. En marge de ce flux d'aficionados, on note aussi un tsunami de propos misogynes, ouvertement assénés par des groupes antiféministes multipliant les stéréotypes de genre et les discours haineux.

D'ordinaire confinée sur Reddit (où les propos se sont fortement radicalisés entre 2011 et 2018, selon une étude de l'Open University au Royaume-Uni), cette rhétorique masculiniste s'est libérée à la faveur de ce procès. Selon *The Atlantic*, qui a mis en lumière les liens entre les mouvements d'extrême droite et l'antiféminisme, elle serait aussi « une puissante porte d'entrée vers un nationalisme blanc violent ».

« Généralement, dans ce type d'histoires, on charge la victime, la femme. Que l'on finit par trouver pas si victime que cela », ponctue Sarah Sepulchre. « Et au final, c'est une énorme catastrophe. Le bad buzz autour de Amber Heard va porter préjudice à des années de travail autour des violences conjugales. Cela va nuire à la manière dont les sociétés traitent les violences faites aux femmes parce qu'on va les lire avec Amber Heard en tête. Pour ça, les masculinistes auront réussi leur coup. »

le psy « Nous sommes à un tournant, avec une contestation plus vive du patriarcat »

ENTRETIEN
JEAN-PHILIPPE DE VOGELAERE

Dans son cabinet, les femmes maltraitées et violées se font plus discrètes qu'Amber Heard. Il constate même que la parole y met plus de temps à se libérer que devant les caméras puisqu'il faut parfois plusieurs années pour que les femmes victimes de violences osent dépasser leur honte et avouer avoir été battues. Entretien avec Patrick De Neuter, professeur émérite de la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation à l'UCLouvain et auteur du livre *Les hommes, leurs amours et leurs sexualités* (éditions Eres).

Que pensez-vous de ce procès Heard-Depp ?

J'y vois le mythe d'Europe, séduite par Zeus qui a pris la forme d'un taureau, ce qui est considéré par certaines femmes comme une heureuse conquête et par d'autres comme un viol. Ou la légende de la nonne, chantée par Bransens, qui raconte l'histoire d'une religieuse tombée amoureuse d'un brigand de passage. Et cela me fait automatiquement penser à Alexandra Lange ou à Jacqueline Sauvage, deux victimes françaises de violences respectivement graciée et acquittée après avoir tué leur mari. Des violences qu'Amber Heard dit avoir subies peu après le mariage. On peut ainsi se demander pourquoi certaines femmes,

par amour ou passion, passent au-dessus du fait qu'elles savent que leur homme a une tendance à la violence.

Quel est l'élément commun ?

Des recherches menées auprès des meurtrières montrent que, dans chaque histoire, il y a ou la trahison de l'infidélité ou la menace de quitter l'autre. Ce que Freud a appelé la pulsion d'emprise sur l'autre qui se mêle à l'amour, avec sa dimension de jalousie. Dans beaucoup d'enquêtes, on note que pour qu'un amour dure, il faut de la fidélité. Or, 50 % des hommes disent avoir été infidèles, ainsi que 30 % des femmes. Autrement dit, c'est la fidélité de l'autre qu'on exige. Ce qu'avance Johnny Depp. Outre la drogue et l'alcool, l'élément déclencheur de la violence réside sans doute dans l'idée réelle ou fautive qu'elle l'a trompé. Et elle réplique en disant qu'il l'a plaquée contre le mur, qu'il hurlait qu'il la haïssait, qu'elle l'a ruiné et qu'il lui a dit : « Putain, je vais te tuer. » Cela illustre, ce qu'on remarque dans les cures analytiques, le fait que l'amour pour une personne vient toujours cacher l'agressivité ou la haine que l'on peut éprouver à son endroit. Tant qu'on est amoureux, c'est l'amour qui l'emporte. Mais en cas de divorce, tout le côté négatif, haineux ressort.

Mais la médiatisation ?



On classait autrefois sans suite les plaintes pour violence car on pensait qu'il valait mieux un père à la maison qu'un père en prison

Patrick De Neuter
Psychologue (UCLouvain)



Dans ce cas-ci, c'est là qu'Amber Heard peut toucher le plus Johnny Depp dans son métier. La plainte en diffamation tient d'ailleurs dans le fait qu'elle l'a ruiné, qu'elle a ruiné sa vie. La haine se réalise là où cela fait le plus mal. La médiatisation est aussi un phénomène plus culturel, avec des personnages médiatiques qui répondent à une demande des lecteurs ou téléspectateurs. On est face à une attirance du commun des mortels pour ce genre de couples qui se déchirent pour différentes raisons. Ce qui permet de remarquer par exemple que, chez d'autres, c'est pire que chez soi.

Que penser des images du procès ?

Il faut se méfier. J'ai déjà fait du psychodrame thérapeutique avec des acteurs, mais ils jouent. Ils ne sont pas vrais. Ils ont appris comment maîtriser leur physionomie, leurs gestes. Ici, ils jouent tous les deux le rôle de la victime et c'est parole contre parole. De plus, c'est compliqué d'analyser les images car on projette souvent nos propres pensées.

Ce procès est-il le reflet d'une société plus violente ?

Non. Les historiens nous disent que notre société est beaucoup moins violente que dans le passé. Ce qui change, ce sont les mentalités. Je me souviens encore d'un procureur du Roi de Bruxelles qui, sur le ton de l'aveu, me disait qu'on classait autrefois sans suite les plaintes pour violence car on pensait qu'il valait mieux un père à la maison qu'un père en prison. Aujourd'hui, nous sommes à un tournant, avec une contestation plus vive des femmes du patriarcat et du machisme, qui restent très vivants chez les hommes, ne fût-ce que dans leur inconscient. Cela ne peut que rendre la vie de couples de plus en plus difficile. D'où un travail, dans les thérapies de couples, d'ajustement de ces deux univers.



Ce samedi 14 mai, évadez-vous avec Le Soir et préparez vos prochains voyages

LE SOIR
Reprenons notre quotidien